

Ce livre est né du grand chagrin que peut connaître un enfant privé trop tôt de l'affection d'un parent. Une souffrance intérieure qui rongait les entrailles de l'enfant avide d'amour comme un cancer. Si cette histoire se trouvait à présent derrière Barbara Longchamps, le chagrin, lui, demeurait.

Raconter son histoire n'avait été pour elle qu'un prétexte, une auto psychanalyse, un drôle de remède que Barbara, dite Bonnie, avait avalé tous les jours durant des années en pensant que, peut-être, il apaiserait la douleur qui l'habitait ou éloignerait le côté obscur de sa vie. Dans une certaine mesure, cela fut le cas. Mais personne ne pouvait deviner, ne pouvait savoir que chaque nuit, elle se réveillait en sursaut, hantée par le même cauchemar, suppliant son père de revenir, de ne pas les abandonner, elle et sa famille. Elle courait, courait après lui, tendait les bras pour le saisir, mais chaque fois il lui échappait. Barbara se réveillait alors dans un violent soubresaut, les mains tremblantes, le corps trempé de sueur, les yeux exorbités, les poumons avides d'air, avec l'impression de tomber dans un ravin sans fond. Ghislaine, sa mère, était-elle responsable de la mort de son mari comme Barbara arrivait à le penser ?

Un jour... Barbara trouva un carnet, le carnet bleu de sa mère...



23 h 30 passées. 31 décembre, dernier jour de l'année. Il faisait excessivement froid et brumeux. Mais Barbara entendait du bruit et de la musique chez leurs voisins. Quelqu'un jouait de la guitare. Une musique profonde, agréable et nostalgique qui lui réchauffait le cœur. Elle aurait dû s'habiller, se faire belle et sortir avec ses copines pour le réveillon du nouvel an. Mais, à leur grande déception, elle avait décliné leur invitation.

— Je vais rester auprès de m'man.

— Oh ! Cesse de chercher des prétextes pour nous fausser compagnie, l'avait reprise Annie.

— Non. Je crois qu'elle sera ravie que nous soyons tous ensemble pour le début de la nouvelle année, dit-elle hésitante.

— Imagine un peu cette soirée sans toi Bonnie, en plus Margot nous a déjà posé un lapin avec son jules, tu ne vas pas t'y mettre aussi, insistait Annie.

— Je vous aime, les filles, mais je sens que je dois rester chez moi... auprès de m'man.

— Vas-y, Bonnie, tu ne seras pas punie si tu sors un peu. Ta maman comprendra.

— Oh ! Toi, arrête de parler de cette façon. C'est sa mère, elle fait ce qu'elle veut après tout, avait repris Schéla. Ne sois pas ridicule.

— Merci maman ! Sans rancune, lança Annie en riant.

Elles étaient toutes restées interdites, sans savoir quelle décision prendre. Barbara hésitait. Puis elles avaient toutes éclaté de rire, sans raison apparente. Marie-Ange ne disait pas grand-chose, mais riait simplement. Barbara se sentit plus détendue. Elle leur était très reconnaissante de ne pas lui en vouloir. Elles formaient vraiment une très belle et

bonne équipe. Amies depuis le lycée Rabelais à Paris 18<sup>ème</sup>, on les avait surnommées le "groupe de quatre". Avec Marguerite, surnommée Margot, qui n'était pas avec elles ce soir, elles étaient inséparables.

\*

Bonnie, était désolée de ne pas être des leurs ce soir. Elle avait pensé à sa mère Ghislaine, surnommée Gigi, qui aurait vraiment besoin d'elle, même si elle ne l'avait pas dit. Dans de tels moments de fêtes, Ghislaine angoissait toujours et quand elle avait un besoin, elle éprouvait du mal à l'exprimer. Elle avait espéré que Jean Damien Brazier, alias John, la sortirait un peu pour aérer son esprit, changer l'atmosphère mais, apparemment, rien n'était prévu. Il est vrai qu'elle avait toujours quelque chose à faire à la maison. Quand Ghislaine revenait du travail elle ne se reposait jamais. A peine changée, son sac posé sur la grande table de la salle à manger, elle courait vers la cuisine, inspectait la salle d'eau et les toilettes pour voir si tout était en ordre, puis se mettait à préparer le repas. Même si Barbara l'avait déjà fait avant elle, elle trouvait toujours une raison pour occuper ses dix doigts. Puis, quand Gigi n'avait plus rien à faire, elle dévorait ses bouquins. Elle raffolait des enquêtes policières et des témoignages de la vie. Elle en possédait des tonnes et en avait déjà lu la moitié. Elle gardait toujours un bouquin sur elle, en travaillant, même si elle ne le lisait pas. Cela la rassurait d'une certaine manière.

Par moment Barbara avait l'impression que sa mère étouffait dans la vie qu'elle menait entre ses quatre murs. La maison sentait l'ennui.

— Un bol d'air à l'extérieur lui ferait le plus grand bien, se disait Barbara.

Mais en ce jour de réveillon, alors que tout le monde se réjouissait, dansait... ses parents sirotaient calmement une tasse de café, papillotes et gâteaux posés sur la table basse

du salon, pendant qu'une musique douce jouait calmement. Ils ressemblaient à de vieilles personnes en fin de vie, enfermées dans une maison de retraite. John tournant les pages d'un journal sans vraiment lire, lançait de temps à autre à sa femme un coup d'œil en coin, comme s'il avait envie de lui dire quelque chose, mais n'osait pas le faire. Ghislaine avait un livre fermé posé sur ses jambes.

Sa fille Natacha-Noley, dite Nat Noley, était enfermée dans sa chambre pour lire des bandes dessinées et croquer des sucettes. A 18 ans, elle avait encore des habitudes de petite fille, ne sortait jamais, ne s'intéressait pas aux choses de son âge. Sa vie se limitait à l'école, la maison, la lecture et... les sucettes. Elle ne s'encomrait pas de copine comme sa sœur Barbara. Leurs frères, Marc Yves et Samuel Pitchou, dit Samuel Pitt, s'étaient volatilisés avec leurs copains. Personne ne savait exactement où ils se trouvaient, mais ils avaient prévenu qu'ils passeraient la soirée hors de la maison familiale. On pouvait les atteindre sur leur portable mais Barbara pensait qu'ils avaient bien raison d'aller faire la fête ailleurs. Cette soirée chez eux n'évoquait en rien une soirée de fête. L'atmosphère était à couper au couteau et Barbara sentit soudain la tristesse l'envahir.

Son esprit fouilla dans son enfance alors que leur papa était encore en vie. Ils mettaient de la musique ; leur oncle Vincent, qu'ils appelaient Tonton Vin en prononçant le « n », venait se joindre à eux avec Francilia, son épouse et leur fille Agnès ainsi que Tati Isabelle et Tati Mélodie, ses sœurs. Tout le monde dansait. Les adultes buvaient du champagne et les enfants des boissons sucrées. Ghislaine et sa belle sœur Francilia, aidées par les jeunes filles, préparaient des mets succulents, extraordinaires. A minuit tous s'embrassaient affectueusement et criaient ensemble « Bonne Année !! » en se présentant des vœux de bonheur, ils dansaient, pleuraient de joie...

\*

A présent tout ceci s'était envolé, avait disparu, comme si son père, Jacques, avait emporté avec lui le peu de joie qui leur restait. Barbara avait le cœur noué comme un poing. Elle secoua la tête. Non, elle ne pouvait pas supporter toutes ces pensées qui torturaient son esprit et commençait à manquer d'air. Machinalement, elle jeta un coup d'œil rapide à la pendule accrochée au mur du salon, il était 23 h 05. Elle disparut alors discrètement dans sa chambre, enfila ses collants, ses chaussures, son manteau, ses gants et son écharpe, prit son trousseau de clé, sortit discrètement de la maison sans rien dire à personne et sans faire de bruit. Pour ses parents, elle était dans sa chambre. Ils l'aimaient, savaient qu'elle avait la tête sur les épaules et qu'elle était très mûre pour son jeune âge. Mais depuis quelques temps, ils la sentaient très préoccupée, un peu trop silencieuse ce soir. Avait-elle un petit souci avec Sergio, son fiancé ? Ghislaine savait qu'elle lui en aurait parlé. Non, c'était autre chose. Quelques minutes plus tard, très étonnés, ils entendirent tourner une clé dans la serrure. C'est en la voyant rentrer, à moitié trempée par la pluie, qu'ils se rendirent compte qu'elle s'était absentée.

\*

Dehors Barbara fut surprise par une pluie fine qui tombait silencieusement mais mouillait sérieusement. Elle ne s'en était pas rendu compte avant de sortir. D'ailleurs personne ne savait qu'il pleuvait à l'extérieur. Les lourds rideaux bleus couvraient les deux fenêtres du salon. En revanche, on pouvait remarquer la buée qui, en raison de la chaleur intérieure, s'était formée sur les vitres. Dehors un petit vent frais lui fouettait le visage. Cela lui faisait beaucoup de bien et la rafraîchissait. Pourtant elle hésita comme si, soudainement, elle n'avait plus envie de s'éloigner de la maison, d'aller plus loin. Plus envie d'avancer. Il y avait en elle une forte contradiction qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. Elle se força pour avancer.

De l'autre côté de la chaussée, en face de son immeuble, Barbara remarqua deux jeunes gens, appuyés contre le mur d'un vert concentré, vêtus de gros jogging dont les pantalons descendaient jusqu'au niveau des cuisses, des bonnets multicolores vissés sur de longs cheveux en loks colorés et de grosses chaussures à clous. Des cannettes de bière à la main, ils riaient mauvais, collés l'un contre l'autre comme s'ils se soutenaient mutuellement. Leurs cerveaux devaient être complètement embrumés par l'alcool. Ils se retournèrent et la regardèrent sans rien dire. Puis ils affichèrent un sourire narquois, leurs yeux s'ouvrant à peine. Barbara détourna son regard, avança, regardant et marchant droit devant elle jusqu'à la place Tolozan, dans le premier arrondissement de Lyon. A cette heure tardive, plus aucun bus ne circulait. En revanche le métro était encore ouvert. Tous les magasins, joliment décorés avec des guirlandes brillantes, étaient fermés. D'autres avaient un père Noël escaladant le mur, une jambe en l'air et les bras tendus vers le ciel. Comment pouvait-il grimper sur un mur sans le toucher avec les mains, se demanda Barbara en souriant. Un père Noël assez impressionnant était également perché sur le grand mur sombre de l'Opéra. L'Hôtel de Ville, quant à lui, n'était pas décoré, mais illuminé par les décorations de la rue de la République. De nombreux drapeaux se dressaient sur le toit. Les bars étaient ouverts. La musique retentissait de partout. Les gens dansaient dans la rue, criaient et chantaient, tenant des boissons à la main. Une pensée traversa l'esprit de Barbara. Elle sourit en se rappelant que durant toute son enfance elle avait cru que ce bonhomme en rouge et blanc, avec sa longue barbe blanche synthétique et ses yeux figés, traversait leur cheminée pour y déposer des cadeaux. Elle l'avait presque adoré et attendait avec délectation son retour annuel sur ses traîneaux. Mais un jour, la nuit d'un certain 24 décembre, alors qu'elle avait soif et n'arrivait pas à s'endormir, elle voulut se rendre à la cuisine. Elle surprit alors son père, à 2 heures du matin, en pyjama, à quatre pattes sous leur joli

sapin, en train de cacher les cadeaux emballés dans des papiers brillants. Il avait violemment sursauté et rougi comme un voleur surpris la main dans le sac. Pendant au moins trente secondes, il était resté dans sa position, à quatre pattes, la fixant avec les yeux grands ouverts et la bouche arrondie. Dans cette position, il ressemblait à un gros chien, avait pensé Barbara. Déçue et troublée, elle avait alors couru se cacher dans sa chambre sous les draps. C'était donc ça le père Noël ? Son rêve était brutalement anéanti.

\*

Le lendemain, tous deux gênés, ils avaient évité de se regarder dans les yeux. Barbara n'avait alors que sept ou huit ans, mais dans sa tête, elle en faisait cinq de plus. Son père prononça de belles paroles autour du sapin, remercia le père Noël pour sa gentillesse et pour avoir répondu aux lettres de ses enfants. Pourquoi papa mentait-il ? Elle était furieuse et se rappelait aussi que, comme par hasard, leur père trouvait toujours une raison pour que ce soit lui qui poste les lettres écrites par les enfants au père Noël, avec bien sûr la complicité de leur maman. Ses frères et sœur s'émerveillaient et caressaient leurs cadeaux, Samuel Pitt sautillait sur ses grosses jambes, pressé de faire rouler la camionnette de pompiers que papa déballait avec excitation. Mais elle, Barbara, savait désormais que l'histoire du père Noël n'était qu'un vulgaire mensonge. Les papas de ses amies faisaient-ils pareil, se demandait-elle. Mais elle ne le dirait pas à ses frères, ni même à ses copines, elle ne trahirait pas son père, car celles-ci seraient bien capables de se moquer de lui, son papa chéri, son roi dont elle était la princesse et cela lui briserait le cœur.

Pendant qu'elle rêvassait, son père était venue la secouer et l'inviter à danser avec lui pour dédramatiser la situation. Papa et maman s'étaient regardés d'un œil complice. Barbara et son père s'étaient évidemment

compris et avaient ri de leur secret en clignant des yeux et en s'embrassant chaleureusement.

\*

Le sol était mouillé et glissant. Les cadavres des bouteilles d'alcool et des boissons sucrées avaient échoué dans tous les coins de la place Tolozan. Les poubelles étaient éventrées. Les sacs vides étaient éparpillés, certains même s'envolaient, poussés par le léger vent. Les murs des bars empestaient l'urine. Les crottes de chiens écrasées et mouillées s'étalaient partout et dégageaient une odeur écoeurante. Quelqu'un avait dû marcher dessus et s'essuyer sur le trottoir. Barbara faillit in extremis y poser sa chaussure droite, son estomac s'emballa et elle eut envie de vomir. Elle avança jusque dans un coin sombre et cracha en se tenant la gorge.

La fine pluie continuait de tomber sur son manteau et sa casquette. Le vent lui fouettait le visage. Elle se retrouva devant l'Opéra où elle pensait rencontrer du monde. A sa grande surprise, le lieu était presque désert. Cela l'étonna pour une soirée de fête. Habituellement, du matin au soir, une immense foule de jeunes de toutes races, chargés de drôles d'accoutrements, cheveux nattés ou pleins de gel, cous s'écroulant sous d'énormes chaînettes, fumant ou sirotant du coca-cola et de la bière, tournent en rond, draguant les filles ou vice versa, dansant ou faisant des figures de break avec en musique de fond du hip-hop, sorte de danse créée par les rappers. Quelques personnes sortaient du métro ou y descendaient, toutes pressées, certaines habillées de façon extravagante, allant en boîtes de nuit ou à une soirée arrosée. La rue de la République était joliment décorée avec des ampoules multicolores indiquant « Joyeuses fêtes ». Mais, dans le cœur de Barbara, il y avait une sorte de pression, une tristesse inexprimable, une grande solitude insupportable, un besoin avide d'amour. Soudain elle se sentit bizarre,

comme une petite orpheline qui ne savait où aller, ni à qui s'adresser pour demander du secours.

— J'aurais dû sortir avec mes copines, se dit-elle avec un peu de regret.

Son fiancé Sergio devait sortir en famille avec ses parents, mais Barbara n'étant pas invitée par ses futurs beaux-parents eux-mêmes, elle avait préféré rester auprès des siens pour ne pas jouer l'intruse, malgré l'insistance de Sergio. Elle entretenait de bonnes relations avec ses futurs beaux-parents. Livio Politi, le patriarche, un homme qui avait fait fortune dans l'immobilier, un bon vivant qui faisait tout de même attention à son hygiène de vie. Il était un peu bavard, un brin vantard. Mais c'était un homme souple, généreux et très complice avec sa future belle-fille qu'il appréciait beaucoup. Il racontait volontiers que son fils, qui avait hérité du sang chaud de tous les Politi depuis de longues générations, avait eu du flair en faisant ce choix car, non seulement elle était belle, mais avait aussi des vertus à revendre. Elle prolongerait la génération des Politi, disait-il avec fierté. A chaque fois qu'il disait cela, Sergio se sentait flatté, le sang lui montait à la tête. Il était heureux. Quant à Alexandra la mère, un peu timide et moins loquace, c'était une femme de caractère qui avait su diriger et conseiller son mari dans ses nombreuses affaires. Elle était aussi une mère merveilleuse, une bonne épouse qui aimait beaucoup Barbara et appréciait quand elle l'appelait sur son portable. Elles prenaient des fous rires toutes les deux en se racontant des histoires à dormir debout comme celle du steak que se préparait Sergio et qu'il avait oublié sur le feu dans la poêle. Le steak était cuit à tel point qu'il avait perdu toute son eau et sa couleur, avait durci et rétréci en prenant la forme d'un petit beignet. Alexandra qui n'arrivait pas à identifier cet objet, appela son fils pour lui demander ce que c'était. Elles en avaient tellement plaisanté que Sergio avait même perdu son appétit. Barbara se disait qu'elle ne pouvait trouver mieux que ses futurs beaux-parents. Elle les aimait et en était fière.